

« La singulière coutume qui règne en Islande, de donner un nom à une ferme un peu considérable, à une habitation isolée, comme si c'était une paroisse, explique pourquoi l'on trouve une si grande quantité de lieux nommés sur les cartes de l'île; ce qui fait concevoir l'idée erronée d'une population considérable, au moins dans les temps anciens; mais la plupart de ces lieux ne sont pas même des hameaux. Farsit, ainsi se nommait la maison où je me trouvai, est au fond du Hvalfiord dont la surface était couverte de quantité innombrable de guillemots et de plusieurs troupes de cygnes. Un rocher perpendiculaire a heureusement mis notre tente à l'abri du vent, de sorte que nous avons pu reposer tranquillement. Les habitans de Farsit nous apportèrent de la crème, du lait caillé, et du bois pour faire du feu; les femmes nous amenèrent les petits enfans pour nous baiser la main; marque d'affection dont je fus singulièrement touché.

« Ayant suivi le 1^{er} août les bords du Hvalfiord, nous sommes arrivés vers une heure à une ferme où un homme nous attendait avec des chevaux envoyés, la veille, par M. Stephensen. Laisant donc mon bagage aux soins du guide de Reikiavik, je suis parti avec cet homme. Bientôt nous avons atteint le pied de l'Akra-Fiæll, montagne assez haute, séparée de l'endroit où nous

allions par un marais que nous avons traversé avec quelque difficulté.

« Quoique bâtie de la même manière que toutes les autres, la maison de M. Stephensen avait un air de propreté et de recherche dont je fus surpris; les portes étaient peintes, les fenêtres avaient de grands carreaux, les parois de la salle étaient revêtues d'un enduit, celles des autres appartemens étaient lambrissés, toutes les pièces avaient de bons planchers. Une bibliothèque bien composée ajoutait à l'agrément de cette jolie habitation. Elle était ornée des portraits de l'empereur des Français et du vainqueur de Trafalgar. Elle renfermait plusieurs ouvrages manuscrits et imprimés sur l'histoire ancienne de l'île; les classiques grecs et latins, et la plupart des meilleurs auteurs allemand, français, anglais, suédois et danois. M. Stephensen me montra une traduction du *Paradis perdu* de Milton, en vers islandais, faite par un ecclésiastique, et me dit qu'elle n'était pas bonne. Il est capable d'en juger, ayant donné une très-bonne traduction en vers de *l'Essai sur l'homme*, et de la *Prière universelle* de Pope. Il a publié en islandais, un *Tableau de l'Islande, dans le dix-huitième siècle*, et en a donné une traduction en danois; il a aussi fait paraître d'autres ouvrages relatifs à son pays, et un *Traité sur les goëmons comestibles*.

« Ce n'est pas seulement comme magistrat et comme savant que M. Stephensen se distingue, sa bienveillance pour ses compatriotes lui a gagné leur amour et leur vénération. Il s'est empressé avec un zèle exemplaire de procurer la liberté à ceux qui avaient été faits prisonniers par les Anglais, et leur a généreusement fourni de l'argent pour subvenir à leurs besoins. Leur reconnaissance l'a payé de ces services éclatans ; son nom n'est prononcé qu'avec respect dans toutes les parties de l'île, partout je me glorifiais avec plaisir d'être son ami.

« Après le dîner, je visitai le jardin de M. Stephensen, qu'un mur assez haut en gazon protège contre le froid ; mais malgré tous les soins que l'on prend, les laitues, les navets, les pommes-de-terre étaient dans l'état le plus chétif. Devant la maison se déploie un terrain destiné au pâturage ; l'herbe y est de bonne qualité, mais la surface du sol est entrecoupée de rochers qui forment plusieurs petites divisions, ce qui se voit dans les meilleures terres de l'île ; cela vient peut-être de ce que le bétail, en marchant entre les pointes de rochers, entraîne la terre dans les endroits où la couche en est peu épaisse.

« De ce point jusqu'au bord de la mer et le long de la côte, le sol est absolument uni. A l'extrémité de cette plaine, M. Stephensen a établi

sur une petite rivière un moulin à eau à roue horizontale, qui mout le grain pour sa famille ; c'est, je crois, le seul qu'il y ait dans l'île. Des tranchées creusées dans un marais voisin, ont amélioré le terrain et en même temps fourni une plus grande quantité d'eau au moulin. Si des moyens aussi simples étaient employés dans les autres marécages, dont plusieurs seraient facilement desséchés, il est certain que le pays deviendrait plus praticable, et que, produisant beaucoup plus de fourrage, la condition des habitans pauvres serait améliorée.

« Le 2 août, je partis avec M. Stephensen et son fils, pour aller voir son frère, à Hvamœre, et visiter les curiosités des environs. Cette excursion, grâce à la compagnie dans laquelle je me trouvais, fut la plus agréable de celles que j'avais faites. Nous avons d'abord tourné autour du pied de l'Alkra-Fiæll ; au-delà s'étend un terrain uni et marécageux ; la végétation y était naturellement plus abondante que dans les endroits montueux et rocailleux ; les maisons y étaient aussi plus fréquentes, ce qui donnait à ce canton un air de vie et de prospérité qui me frappa. A gauche nous avons le Borgafjord, baie ou bras de mer dont la contrée voisine tire son nom. Au-delà d'un passage difficile, sur une montagne, j'observai à peu de distance de la route, un petit bâ-

timent en terre, c'est celui qui contient la seule imprimerie qu'il y ait dans l'île. Son éloignement de Reikiavik doit être la cause de beaucoup d'inconvéniens et de délais, lorsqu'il s'agit de faire paraître des proclamations et d'autres pièces relatives au gouvernement.

« Avant de gravir sur le mont Skardsheïdi, nous avons longé la lisière d'une broussaille que l'on décore ici du titre de forêt; elle passe pour la plus belle de l'île; les arbres les plus hauts atteignaient à peine à quatre pieds. Les flancs du Skardshcïdi sont fréquemment escarpés et nus, cependant une ouverture par laquelle l'on passe, offre quelques traces de végétation. Cette rencontre me fournit l'occasion d'apprendre que M. Stephensen ajoutait à ses autres connaissances celle de la botanique; car il n'était jamais embarrassé pour nommer les plantes avec exactitude. J'en fus un peu surpris, car il ne possédait qu'un petit nombre de livres sur cette science, et il avait été forcé de les étudier seul; personne en Islande ne se livrant à ces sortes de recherches. On conçoit qu'il fut extrêmement satisfait de faire cette course avec quelqu'un qui s'en occupe spécialement.

« Bientôt nous avons perdu de vue tout vestige de végétation; en continuant à monter pour atteindre au passage difficile que nous devons fran-

chir. C'était une espèce de crevasse, le sentier très-étroit et rempli de pierres et de quartiers de rochers entraînés par les pluies, suivait les bords d'un précipice. Nous sommes toutefois sortis heureusement de ce pas difficile. Plus nous montions, plus le froid devenait perçant; nous avons prévu l'arrivée d'une tourmente de neige, qui, depuis quelque temps, déployait sa fureur contre la partie supérieure de la montagne; elle n'a pas tardé à nous envelopper, et m'a fait sentir vivement combien le mois d'août de l'Islande diffère de celui de l'Angleterre.

« Parvenus à la cime la plus haute; nous avons aperçu le Honn qui est encore plus élevé, sa forme parfaitement pyramidale et sa dimension gigantesque, le rendent très-remarquable; il ne l'est pas moins par la disposition horizontale de ses couches, dont chacune dépasse en longueur celle qui lui est supérieure, de sorte qu'elles ressemblent à des assises de pierre placées par la main des hommes. Leur partie supérieure était couverte de neige dont la couleur tranchait avec le noir des parties perpendiculaires. Le sommet était entièrement coiffé de neige.

« Le sol sur lequel nous marchions alors était si ferme et si uni, qu'ayant monté des chevaux frais, nous avons galopé pendant un mille sur le roc, jusqu'au moment où la roideur de la des-

cente nous a rendus plus circonspect. Un peu plus bas nous sommes sortis de la région des nuages pour entrer dans une atmosphère claire , et nous avons embrassé d'un coup-d'œil , des rivières , des marais , des montagnes et des yœkuls sourcilieux. Le plus considérable de ceux-ci était le Geitland à peu de distance de nous ; un peu plus loin on voyait le Boula également couvert d'une neige éternelle , et portant son front dans la région des nuages. On n'a pas encore pu parvenir jusqu'à son sommet , et , suivant la tradition , on y trouve une entrée qui conduit à un pays charmant , fertile , orné d'une verdure continuelle , couvert de beaux arbres , et habité par des nains dont la seule occupation est de prendre soin de leurs superbes troupeaux de brebis.

« M. Stephensen fixa particulièrement mon attention , sur quatre rivières coulant au milieu d'autant de vallées parallèles entr'elles ; nous étions tellement élevés que nous les apercevions à vol d'oiseau , quoique les chaînes qui les séparent soient très-hautes. Leur fertilité et la grande quantité de saumons que l'on prend dans les rivières , ont engagé beaucoup d'Islandais à y fixer leur séjour. Parvenus au bas de la montagne , nous n'étions pas très-éloignés de Hvamœre ; cependant il fallut encore traverser des rivières et un pays désagréable. Nous avons passé devant

plusieurs maisons de bonne apparence ; il me sembla que leurs maîtres possédaient beaucoup de vaches et de moutons.

» Hvamœre ne se distinguait que par ses dimensions plus grandes et par son architecture , des autres bâtimens que j'ai vus. Ce qui me frappa le plus , fut l'air de contentement de ses habitans qui tous vinrent au-devant de nous ; indépendamment de M. Stephensen et de sa femme , leur famille , composée de neuf enfans , formait un des groupes les plus intéressans qu'il soit possible de se figurer.

« Le pays autour de Hvamœre , étant plat et marécageux , a peu de productions intéressantes pour un botaniste ; cependant il s'y trouve une laiche très-commune et digne d'attention. M. Stephensen de Borgasfiord me l'avait fréquemment fait remarquer durant notre course de la matinée , en me disant que cette graminée était la plus utile de toutes celles qui croissaient spontanément dans l'île ; parce que l'on en faisait du foin excellent , et que les vaches et les brebis nourries dans les pâturages où elle est abondante , donnaient une plus grande quantité de lait. Les échantillons en fleurs que je recueillis me firent reconnaître que c'est une espèce nouvelle , très-voisine de la laiche roide (*carex stricta*) , j'avais déjà vu cette plante près de Reikiavik et

dans le voisinage de Skalholt ; mais elle n'y était ni aussi fréquente , ni aussi belle qu'autour de Hvamœre , où elle couvrait des prairies entières , et où on la fauchait pour la mettre en bottes.

« La journée se termina par un repas , ce que je m'abstiendrais de rapporter , si ce n'était pour observer que c'était la quatrième fois de la journée que je mangeais de la viande rôtie ; d'abord à Inderholm , en route chez le magistrat de Leera , enfin deux fois à Hvamœre. Chaque fois le banquet avait été précédé d'un coup de rhum et terminé par du café , du chocolat et du thé.

Le 2 août après déjeuner , M. Stephensen le bailli , son frère , leur deux fils et moi , nous avons pris la route de Reikholt. Le premier objet , digne d'attention , qui s'offrit à nous , fut un grand lac au milieu duquel s'élève une petite île verdoyante. M. Stephensen me dit qu'il y croissait un pin , de petite dimension , mais le seul qu'il y eut jamais eu en Islande. Aucun canot ne se trouvait à portée pour aller vérifier le fait , et éloignement était trop grand pour que je pusse distinguer si un petit espace de couleur foncée que j'apercevais , était réellement un pin , ou un arbre quelconque. C'est ce que pourront décider les naturalistes qui , par la suite , visiteront cette île ; je crois que M. Stephensen ne parlait que d'après le rapport de ses compatriotes. A peu de

distance de ce lac , je vis un grand tas de pierres sur lequel l'histoire d'Islande ne dit rien ; mais la tradition rapporte qu'il couvre les restes d'un guerrier inconnu.

« Nous marchions à peu près au nord-est et quelquefois le long des bords du Hvitaa qui prend sa source dans le Fisnvatn et se jette dans le Borgafjord. Il ne faut pas confondre cette rivière avec celle qui passe par les Geysers , et dont j'ai parlé plus haut. Nous nous sommes arrêtés en chemin chez un paysan qui façonne habilement le bois et l'argent ; je désirais acheter des tabatières de dent de morse : elles sont en forme de poire à poudre , et ornés de filigrammes en argent. Les personnes d'un certain rang , et surtout les femmes , en font usage.

« Ayant traversé les quatre rivières parallèles que nous avons aperçues en descendant le Skardsheidi , nous sommes entrés dans le Reykholt-Dalr , ou vallon de la Fumée , nom que ce lieu mérite par les nombreuses colonnes de vapeurs qui s'élèvent de chaque côté du Reykiadalr-Aa. Au commencement de cette vallée , nous nous sommes arrêtés près d'un coteau duquel jaillissent plusieurs sources chaudes , formant autant de ruisseaux qui descendaient le long de sa pente. Je venais de les traverser à l'aide d'une forte paire de souliers , et je me tenais près d'une des ouvertures

res, lorsqu'un petit chien qui m'avait accompagné dans toutes mes courses, courut vers moi, en passant au travers du fluide bouillant, dont il n'avait pas soupçonné la chaleur. Ses hurlemens m'avertirent bientôt des douleurs qu'il éprouvait. Elles lui inspirèrent une si grande terreur, que depuis il ne se décidait pas volontiers à traverser un courant d'eau froide; vérifiant ainsi un proverbe très-connu. Il fallait le porter à tous les trajets.

» Ayant vu les sources de Tunguhver, nous sommes allés à celles d'Aahver; dont la position est très-remarquable, elles sortent d'un rocher isolé qui s'élève à quatre pieds au milieu d'une large rivière dont l'eau est froide. On remarque au sommet de ce roc, deux petits trous d'où jaillissent de petits jets d'eau bouillante qui descendent à la rivière, et emportée par la vitesse du courant, forme une ligne reconnaissable aux vapeurs qu'elle exhale.

« Négligeant d'autres sources moins importantes, nous nous sommes approchés du Snorraaug, lieu intéressant par ses nombreuses sources chaudes, par l'extrême fertilité de son sol, et par le séjour qu'y fit, dans le dix-septième siècle, le célèbre Snorro Sturleson, auteur des Chroniques des rois de Norvège, et de beaucoup d'autres livres. Ce fut là que, fatigué du poids des affaires publiques, il consacra son temps à la culture de ses ter-

res, et à la composition de ses ouvrages. Ce fut là aussi que, dans les troubles d'un temps de barbarie, il succomba sous les coups d'un assassin et qu'il fut enterré, à ce que l'on croit, dans le cimetière actuel; le pasteur me dit que l'on ne connaissait pas précisément le lieu qui renferme ses restes précieux. Près du presbytère, on observe un tertre circulaire, couvert d'herbe et applati au sommet. Quand on y marche, il résonne sous les pieds, ce qui indique qu'il est creux. On ignore aujourd'hui ce qui fut autrefois, et à quel usage il était destiné. On n'y a pas touché, parce que les Islandais supposent que c'est le lieu où Sturleson fut immolé, et qu'en y fouillant, on troublerait les mânes de leur illustre compatriote.

« A quelque pas de ce tertre, on voit le Snorraaug, ouverture parfaitement circulaire de vingt pieds de diamètre et de cinq de profondeur, taillée dans le flanc d'une petite colline et entourée d'un muren quartiers de rochers, dont la base est bordée intérieurement d'une banquette, de sorte qu'une trentaine de personnes à la fois peuvent y baigner commodément. Le Skribla, source voisine, fournit constamment la quantité d'eau chaude nécessaire pour le bain: et pour en diminuer la chaleur au point désiré, on y amène l'eau d'une source froide qui coule à peu de distance, le bassin s'emplit et se vide à volonté, au